

## Le justicier pâle *True Crime* de Clint Eastwood

André Roy

Numéro 97, été 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24990ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1999). Compte rendu de [Le justicier pâle / *True Crime* de Clint Eastwood]. *24 images*, (97), 56–56.

# True Crime de Clint Eastwood



Eastwood réalisateur ne cesse de malmenager Eastwood acteur, mais pour mieux épingler stratégiquement le petit monde hollywoodien.

## LE JUSTICIER PÂLE

PAR ANDRÉ ROY

Clint Eastwood, réalisateur si singulier, si à contre-courant d'Hollywood. Il n'y a pourtant pas que l'auteur de films, mais aussi l'acteur, connu du public, vénéré de ses pairs, estimé des producteurs, qui, on ne sait par quel chemin tortueux, voire masochiste, ne cesse d'être malmené par le cinéaste Eastwood lui-même. *True Crime* est de ce point de vue un mémorable moment où un acteur offre de lui l'image la plus négative qui soit, la mettant à si rude épreuve qu'elle en semble grotesque, mais ce n'est *a contrario* que pour mieux épingler stratégiquement le petit monde hollywoodien dans ce qu'il a de chic, de *clean* et de correct (chaque acteur y protège son image).

Steve Everett, interprété par Clint Eastwood, est un minable journaliste, porté sur l'alcool autant que sur les jeunes femmes, un homme fini, aux traits marqués par l'âge, la cigarette et l'alcool, passablement machiste et peu professionnel. Son visage ravagé, sa voix fêlée, ses mains ridées ne cessent d'attirer notre attention, mais n'appellent jamais l'apitoiement ni n'invitent au blâme. Cet homme ridicule est peint avec virulence, mais également avec beaucoup d'humour. Il est d'une autre époque, celle où l'on avait encore quelques idéaux de justice, que défendaient, par exemple, les films de l'âge d'or américain, et qui n'existent (pour ainsi dire) plus dans le cinéma actuel, dévoyé dans les effets spéciaux et une violence

ce tous azimuts, totalement forclos. En porte-à-faux, Steve Everett va retrouver une dignité perdue — comme Clint Eastwood, *outsider*, va redonner cette dignité à un cinéma qui a maintenant oublié ses exigences morales, auxquelles s'obligeaient auparavant les Ford, Hawks, Huston, Preminger, Wyler. *True Crime* va s'avérer le plus incisif plaidoyer contre la peine de mort.

Dans le style du film policier élaboré par la Warner Bros. dans les années 30, deux histoires sont menées parallèlement: l'enquête du journaliste Everett et les dernières heures d'un condamné à mort, Frank Beachum (Isaiah Washington), un Noir ayant une épouse et une enfant. Everett n'aura que quelques heures pour prouver l'innocence de Beachum. Le cinéaste utilise le bon vieux procédé du montage alterné, mais c'est pour mieux le faire implorer en amalgamant deux modes narratifs opposés. L'enquête est traitée sur le mode du chaos: Everett, défiant son patron, harcelant ses collègues de travail (particulièrement les femmes), fait face aux situations absurdes et rocambolesques qui se multiplient (Eastwood en profite pour désigner le cynisme de la presse, que pourrait reprendre à son compte le cinéma), tandis que les plans se déroulant dans la prison revêtent un aspect à la fois solennel et documentaire: avant d'être amené dans le couloir de la mort, Beachum passe quelques heures avec sa

famille (on lit la Bible, la petite fille dessine des paysages). Par cette juxtaposition de contraires s'élabore un étonnant travail sur la durée: à la course folle contre la montre de l'enquête et à ses effets de mitraillage (vitesse et simultanéité) répond la froide journée en prison (lenteur et unicité). Ce travail atteindra son point culminant dans les dernières minutes du film, qui donnent l'impression d'une machine emballée mais qui sont montées avec une précision maniaque, suscitant une angoisse, un désir de résolution le plus extrême de notre part. On peut se sentir rebuté devant l'utilisation si efficace d'un procédé de montage où le suspense tient à la montée d'adrénaline suscitée chez le spectateur et à sa chute au moment du happy end. Mais, ô imprévisible Eastwood: entre la course en voiture d'Everett vers la maison du juge du comté (qui, seul, peut suspendre la sentence de mort) et le liquide létal descendant dans les tuyaux menant aux veines de Beachum, il termine la séquence, à la fois époustouflante et terrifiante dans le choc de ses durées antagonistes, sans qu'on sache si le condamné a été sauvé à temps de la mort. Cette séquence a surtout un résultat inouï dans son imparable dispositif: elle décrit dans toute son horreur une exécution capitale et consécutive, par là, une dénonciation claire et nette de la peine de mort. Bien plus directement et efficacement vraie que tous les *Dead Man Walking* larmoyants du monde.

Et tout cela par l'intermédiaire d'un «héros» dont l'image, si bizarrement anti-charimastique, constamment brouillée à force d'être négative, est apparemment retournée comme un gant à la fin pour que ses contours en soient mieux précisés: voici le portrait d'un cavalier pâle voué à sa solitude, d'un justicier qui n'a pour toute gratification que sa vérité que nul — comme ce clochard habillé en Père Noël — ne reconnaîtra. En quelque sorte, un homme impardonnable d'être entièrement et irrémédiablement lui-même. Comme l'unique Clint Eastwood. ■

### TRUE CRIME

États-Unis 1999. Ré.: Clint Eastwood. Scé.: Larry Gross, Paul Brickman et Stephen Schiff, d'après Andrew Klavan. Ph.: Jack N. Green. Mont.: Joel Cox. Mus.: Lennie Niehaus. Int.: Clint Eastwood, Isaiah Washington, Denis Leary, Lisa Gay Hamilton, James Woods, Bernard Hill. 130 minutes. Couleur. Dist.: Warner.